

## **Apprendre des autres**

Antoine Petit

Dermatologue, Paris

[antoine.petit@aphp.fr](mailto:antoine.petit@aphp.fr)

23 mai 2020

Chaque jour les chiffres sont là : nombre de cas de Covid-19 prouvés ou suspectés, nombre de patients en réanimation, nombre de décès, nombre de guérisons... Dans cette morbide compétition internationale, les peuples apprennent-ils suffisamment les uns des autres ?

Les Etats-Unis et les grandes nations européennes figurent en tête de liste du nombre de décès brut ou rapporté à la population. Dans cette partie du palmarès, les Français n'ont que la maigre consolation de faire mieux que les Britanniques. Seuls les Allemands se distinguent, mais ce succès n'est guère commenté dans les médias. Comme si on devait se contenter d'appliquer à leur santé publique la fameuse boutade du joueur anglais concernant leur football : « *Football is a simple game; 22 men chase a ball for 90 minutes and at the end, the Germans win.* »

Plus largement, le monde occidental dans son ensemble, européen et nord-américain, fait figure de mauvais élève par rapport à des pays asiatiques comme la Corée du sud ou le Japon. Avec des niveaux comparables de développement, de densité de population et de pyramide des âges, ces derniers, ont beaucoup mieux réussi à contenir l'épidémie. Plusieurs facteurs ont pu y concourir. Sans doute l'expérience de la première épidémie à SARS-Cov-1 a-t-elle facilité la prise de conscience de la gravité de la situation par les autorités et la population asiatiques, là où nombre de politiques, scientifiques et hommes de la rue occidentaux se sont complus dans le déni (on se souviendra de « la gripette »). L'usage généralisé du masque facial, disponible en quantités suffisantes, est un autre facteur essentiel. On pourrait retenir aussi une moindre fréquence des contacts physiques dans les pays où le salut à distance, d'une inclinaison de la tête, remplace généralement nos embrassades et poignées de mains. Enfin, la mise en place précoce de stratégies de dépistage et de suivi des contacts, y compris par des outils numériques, se serait révélée particulièrement efficace en Corée.

Beaucoup pensent aujourd'hui que la Covid-19 s'est durablement installée dans nos vies. Ou que si sa menace s'efface, ce ne sera que pour laisser place à d'autres du même type. Pour anticiper les futures flambées épidémiques, peut-on adopter les comportements des peuples qui résistent mieux à l'actuelle ? Prendre la mesure du risque et rester équipé en masques ne sera pas le plus difficile. Des comportements quotidiens comme les bises et poignées de mains paraissent profondément enracinés dans notre mode de vie et plus délicats à abandonner ; les remplacer par

un salut de la tête prendrait l'allure d'une véritable acculturation. Mais l'attrait exercé sur les jeunes générations par les civilisations asiatiques pourrait faciliter une telle transformation de nos comportements.

Le dernier point est celui qui pose le plus de difficultés. Le dépistage massif associé au traçage numérique des contacts, notamment par leur téléphone portable, est une stratégie souvent contestée dans les pays occidentaux. Ce n'est pas tant son efficacité qui est mise en doute, que sa sécurité en termes de protection de la vie privée. En Corée du sud, même si des ruptures de confidentialité sont survenues<sup>1</sup>, la stratégie n'a pas soulevé d'émoi majeur. En France, un projet similaire a été vite abandonné sous la pression d'une partie de l'opinion, pour qui la primauté du respect de la vie privée sur l'intérêt collectif ne souffre aucune exception.

La tension entre l'intérêt de l'individu et celui de la collectivité revêt ici une dimension politique. La crainte d'une surveillance généralisée de la population *via* les outils numériques est extrêmement répandue dans notre pays et s'est exprimée vis-à-vis de projets de santé publique comme le dossier médical partagé. Elle a trouvé un regain de popularité avec l'épidémie et amène jusqu'à dénoncer et boycotter les brigades d'enquêtes sur les cas contacts, parce qu'elles aussi seraient « du flicage »<sup>2</sup>. Cette peur paraît bien théorique dans le contexte français ; on s'étonne que les mêmes personnes qui confient sans complexe leur intimité à Facebook, Amazon ou Google s'inquiètent ou s'offusquent que leur statut de malade et la liste des personnes croisées depuis 48h viennent aux mains d'une agence de santé nationale. Il y a là un radicalisme abstrait qui se justifie de l'exemple de dictatures imaginaires ou réelles, passées ou présentes, et d'une méfiance de principe vis-à-vis des gouvernements. Mais au-delà de cette dimension politique, il existe aussi une racine culturelle au souci de préservation absolue de la sphère privée individuelle.

Au milieu du XXème siècle, le courant culturaliste de l'anthropologie a développé une approche psychologique des différences culturelles. Ruth Benedict a ainsi distingué « cultures de la culpabilité » en Occident et « cultures de la honte » en Asie. Grossièrement, les premières seraient caractérisées par la prééminence du jugement de l'individu sur lui-même, les secondes par la prééminence du jugement de la collectivité. La soumission de l'individu à l'intérêt commun est fortement valorisée dans les cultures de la honte, son manquement sanctionné par un jugement qui va de la mauvaise réputation jusqu'au bannissement et l'exil. Cette théorie a ses limites (surtout présentée d'une manière aussi simpliste) qui lui valent d'être justement critiquée. Mais pour justement sortir des caricatures, pour relativiser les grands principes qui nous tiennent prisonniers, ne pourrait-on pas apprendre un peu, auprès d'autres cultures, comment donner parfois l'avantage au bien commun sur l'aspiration de l'individu à se préserver de tout regard extérieur ?

---

<sup>1</sup> Park S, Choi GJ, Ko H. Information Technology–Based Tracing Strategy in Response to COVID-19 in South Korea—Privacy Controversies. JAMA 2020 Apr 23. doi: 10.1001/jama.2020.6602. Online ahead of print.

<sup>2</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=Qbq3JlX29rM>

